

la "folle du logis" troubla tout-à-coup ma félicité ; elle me dit que j'étais ridicule, que ma figure mal conformée m'attirerait toutes sortes de désagréments ; bref, ses paroles me convainquirent et je jetai, comme tous les autres, cet objet de malheur sur la montagne de misères qui déjà s'élevait à une hauteur considérable. Tout le monde s'approcha ensuite de cet immense et repoussant amas de déchets. Au milieu de défauts incontestables, au milieu d'afflictions réelles, on voyait avec surprise des choses généralement considérées comme désirables et qui avaient été déposées par leurs possesseurs comme des fardeaux écrasants et des peines insupportables.

Jupiter, du haut de l'Olympe, publia alors une seconde proclamation par laquelle il autorisait tout mortel à choisir, dans le monceau, l'infortune qu'il préférerait à la place de la sienne et à retourner ensuite dans sa demeure. L'Imagination, toujours empressée, s'offre aussitôt pour faire le partage et recommence son office avec une activité fébrile. Elle parcourt en tous sens la monstrueuse montagne, elle s'élance jusqu'au sommet, plonge jusque dans les parties les plus retirées, revient à la surface, remue, découvre et enfin apporte à chacun ce qu'il a choisi. Bientôt l'aveugle voit, mais en ravanche il ne parle plus ; il veut exprimer sa surprise, sa langue reste attachée à son palais, il ne peut que pousser des cris rauques qui l'effraient lui-même. Le sourd entend, mais il ne voit plus ; ses amis l'appellent, il veut aller à eux, cent fois il culbute et se relève en se frottant vainement les yeux. Le boiteux marche, mais les manches de ses habits sont vides, et il voit ses bras greffés au tronc d'un homme se battant en désespéré contre son voisin qui lui a enlevé ses jambes. Le paralytique, qui sentait le froid de la mort s'emparer de tous ses membres, a retrouvé la santé, mais la vieillesse l'accable et il se voit abandonné de tous.

Après une infinité de trocs et de transactions de cette sorte, Dame Imagination, m'apporta un visage d'une excessive longueur dont un de mes voisins venait de se débarrasser. Elle n'eut pas de peine à nous persuader qu'un échange nous accommoderait à merveille, mais nous n'avions pas sitôt conclu le marché, que déjà nous nous en repentions amèrement. Ma courte face allait mal sur les épaules larges et robustes de celui qui venait de la recevoir, tandis qu'à mon grand regret, j'entendais répéter de tous côtés, avec de grands éclats de rire, que ma nouvelle figure était presque aussi longue que mon corps. A quelques pas de nous, deux autres messieurs qui avaient échangé leurs jambes, pleuraient de dépit, en se voyant la risée de tous ceux qui les entouraient. Bientôt, dans toute la plaine, ce ne furent plus que plaintes et lamentations. Tous

demandaient à grands cris leurs anciennes infortunes. Jupiter en fut ému et permit à chacun de reprendre son premier lot. Cette fois ce ne fut pas l'Imagination qui fit le partage, mais une déesse nommée la PATIENCE. Elle distribua tout avec sagesse et équité et chacun se retira satisfait.

A mon réveil, je tirai de ce curieux songe la morale suivante : Si malheureux que nous puissions être, il en est qui le sont davantage et nous devons remercier Dieu des épreuves qu'il nous envoie ; elles sont toujours moins dures que nous ne le méritons et elles ont l'heureux effet de nous rendre prudents, sages et résignés.

NAPOLÉON PRÉVILLE.—(Belles-Lettres.)

LES SOUPIRS DE L'EXILÉ.

Je vois mes jours s'effacer comme une ombre,
Loin du vallon où j'ai laissé mon cœur ;
Dans ce Paris, sous un ciel toujours sombre,
Je n'ai gardé que le nom du bonheur.

Ni bosquets enchantés, ni tapis de verdure,
Ni ruisseaux sous les bois, ni fraîcheur, ni murmure

Ne m'inspirent les chants

De mon joyeux printemps !

Pauvre exilé !!!

De mon exil entends la voix plaintive,

Dieu tout-puissant, Père des malheureux !

Borne les jours de ma course captive,

Breins ma voix dans ses chants langoureux ;

Et du palais divin où va l'âme immortelle,
Près de ceux que j'aimais, je reviendrai, fidèle,

Apporter un soupir

D'amour, de souvenir !

Pauvre exilé !!!

O mon pays, ô charmante campagne,

Séjour de paix, de plaisir et d'amour !

Ton souvenir qui, partout, m'accompagne,

Me fait rêver à presser mon retour.

Te reverrai-je encore, ô ma douce patrie ?...

Et ta brise embaumée, à mon âme attendrie,

Comme un refrain d'espoir,

Dira tout bas, le soir :

Pauvre exilé !!!

Foyer béni ! Demeure hospitalière !

Chaume sacré, dans mes rêves si beau !

Quand de mes jours viendra l'heure dernière,

J'irai mourir auprès de mon berceau !

Sur mes restes glacés mettez la croix de pierre,

Une lyre brisée et la fleur solitaire

Qui, tout bas, chantera

Quand mon cœur dormira :

Pauvre exilé !!!

ALBERT DE VALMYRE.

Paris, Décembre 1877.